

Un amour dévorant

Ce que nous appelons « instinct » est une pulsion physiologique, perçue par les sens. Mais ces instincts se manifestent aussi par des fantasmes, et souvent ils révèlent leur présence uniquement par des images symboliques. Ce sont ces manifestations que j'appelle les archétypes. Leur origine n'est pas connue. Ils réapparaissent à toute époque et partout dans le monde, même là où il n'est pas possible d'expliquer leur présence par des transmissions de génération en génération, ni par des fécondations croisées résultant de migrations.

Carl Gustav Jung

Le plus souvent, c'est dans le clair obscur des futaies que le drame se noue.

Deux hommes courent dans les bois. Ils ne vont pas de pair ; le plus jeune précède le plus vieux, de quatre cents ou cinq cents pas. Le plus âgé patauge lourdement dans les fondrières du val Hellequin ; autour de lui, ses chiens bondissent à grands efforts pour s'extraire de la boue noire et des eaux qui stagnent. Le damoiseau maintient l'écart ; il a le souffle court d'avoir remonté au galop une pente abrupte, glissante d'humus et de feuilles pourries ; il ne s'en élance pas moins de toutes ses forces sous la nef chauve d'une hêtraie. Trop de distance entre les deux coureurs pour qu'ils puissent se voir ; la forêt dresse entre eux le mystère de ses fûts moussus, le fouillis de ses taillis, le chaume touffu de ses bras noueux et nus. Mais les bruits portent dans un sous-bois. À défaut de se voir, ils s'entendent. Une branche qui craque, des éclaboussures grasses, l'aboi puissant des chiens, et les cris, les cris que poussent deux voix saturées d'émotion, tout cela traverse la somnolence boisée comme une flèche chargée d'inquiétude. Les deux hommes ne peuvent se voir, mais ils se savent proches. Ils ne mettent que plus d'ardeur dans leur élan.

Le plus jeune, qui ouvre la course, garde un capuchon profondément enfoncé sur son visage. Son manteau de voyage le gêne, s'accroche dans les branches basses et dans les broussailles ; mais le gaillard est vif, et il arrache dans sa course ramilles et tortils barbelés des ronces. Ses bottes de cavalier sont crottées jusqu'au mollet, et il a perdu un éperon. Il porte une dague de guerre glissée contre les reins, et une épée au côté ; une main posée sur le pommeau, il la redresse en arrière, pour éviter de l'empêtrer dans ses jambes. Il y a des traces de sang sur ses gants. Il est bien mal équipé pour une partie de chasse.

Le plus vieux, qui ahane en attaquant le bas de la pente, est vêtu d'une tunique matelassée et de chausses de daim. C'est un coutelas de chasse qu'il a accroché à la ceinture, avec un petit cor. À la main, il porte un épieu court et fort, doté de larges butoirs : une arme robuste, conçue pour arrêter la charge d'un sanglier. Mais l'homme n'est pas un simple piqueur ; les chiens qui filent maintenant devant lui sont des bêtes de race, et la bague massive qui brille sur sa dextre a tout d'un sceau.

Le damoiseau est plus fin, plus léger, plus rapide. Lorsqu'il franchit une clairière, lorsqu'il remonte une saignée forestière, il pousse des pointes de vitesse qui creusent la distance. Le second est plus lourd, il a le crin poivre et sel, il s'essouffle plus vite ; mais dans les taillis, il compense son allure plus lente par la puissance. Il ne zigzague pas : il froisse la végétation roussie comme s'il traversait une brume inconsistante, il écrase les arbustes, il bouscule baliveaux et jeunes arbres flexibles.

Les deux hommes se livrent à un manège incertain. Parfois, le jeune oblique brutalement, semble semer le vieux qui poursuit tout droit ; mais les chiens, eux, flairent le subterfuge, retrouvent la piste. Parfois, ce sont les chiens qui accrochent l'odeur d'un autre gibier, et qui égarent le vieux ; alors le jeune semble hésiter, se met à tourner en rond, et gaspille son avantage. La trajectoire des deux hommes est erratique ; qui aurait le courage et les jambes de les suivre se rendrait compte qu'ils ne vont nulle part. Ils courent en tous sens, ils recourent souvent leurs propres traces, ils négligent les cerfs et les chevreuils qu'ils aperçoivent dans la pénombre fauve. Le vieux hurle même sur sa meute lorsqu'elle veut leur donner la chasse.

Cette ruée interminable, éreintée, apparemment absurde, traverse les heures, les jours, peut-être les saisons. Ils ne parviennent pas à se rejoindre, ils ne parviennent pas à se perdre. Comment pourraient-ils échapper l'un à l'autre ? Malgré leur cœur qui bat la chamade, malgré la respiration rauque qui soulève leur poitrine, ils n'arrêtent pas d'appeler. Dressés au cours d'une brève pause, les mains en porte-voix ; parfois juchés sur une souche ou sur un rocher, pour que l'appel porte plus loin ; en plein effort, expulsant leur cri dans l'expiration brutale qui rythme la course. Il ne s'agit ni d'insultes, ni d'encouragements, ni de directives. Ils ne s'adressent pas l'un à l'autre. Mais, forcément, ils s'entendent ; forcément, ils se repèrent à l'oreille ; forcément, ils ne peuvent pas oublier l'autre, qui court, quelque part, invisible, mais pas si loin.

Ils ne crient qu'un mot, un seul mot, toujours le même. Un long appel, scandé avec désespoir, avec rage, avec désarroi. Un appel insistant, qui roule sonore et lugubre, se perd dans les halles aux troncs crépusculaires, fuit au fond des chemins de traverse, jaillit hors des lisières embroussaillées. Un appel obsessionnel, craché avec tant de force qu'on entend bien qu'il écorche la gorge, qu'il va casser le timbre, qu'il doit arracher l'âme.

Un seul mot. Un seul nom.

Un nom de femme.

C'est dans les futaies de Noant-le-Vieux que se noue toujours le drame.

Il s'agit d'une région incertaine, aux confins de la Marche Franche, où la forêt, depuis des siècles, regagne insensiblement sur les prairies et les champs cultivés. Jadis, presque tout le pays était ouvert ; le blé, l'orge et le seigle y ondoyaient avec une grâce fluide sous les brises d'été ; les labours gras et bruns y sommeillaient dans la quiétude des frimas. Les arbres n'étaient alors que l'ornement d'un pays aux horizons dégagés : ils s'alignaient sagement le long des chemins creux, des vergers que l'automne magnifiait de fruits dorés. En cette époque lointaine, le château qui s'enracine sur le rocher d'Esseve dressait encore ses hourds, ses toits pentus et ses girouettes. En cette époque lointaine, le chef lieu n'était pas encore Bourg-Preux, la ville industrielle et crasseuse du nord, mais l'élégante bourgade de Plaisance, où les ducs d'Arches tenaient leur cour d'hiver.

Mais cet âge d'abondance et de douceur est révolu depuis bien longtemps. Il y a des siècles que le dernier roi de Leomance est mort. Il y a des siècles que les ducs d'Arches sont tombés au combat, il y a des siècles que l'aimable Plaisance a brûlé dans les convulsions qui ont disloqué le vieux royaume. Huit générations, disent les anciens ; c'est assez pour que la langue mue, pour que la mémoire se brouille, pour que les arbres s'avancent.

Dans les campagnes dépeuplées par la guerre, les friches ont envahi le sommet des collines, les combes humides, les champs abandonnés. Les ronciers et les herbes folles ont précédé les arbustes, puis des taillis anarchiques où s'insinuaient déjà, en avant-garde, quelques saules et bouleaux. Enfin, la troupe majestueuse des hêtres, des chênes et des frênes s'est levée sur le pays : la forêt triomphante a haussé ses frondaisons ombreuses sur les reliefs, a descendu avec une majesté lente coteaux et jachères, est venue encercler les derniers villages, frileusement nichés dans des clairières menacées.

Noant-le-Vieux est de ces hameaux. C'est un troupeau serré de toits de chaume, où les masures paysannes sont dominées par quelques greniers à colombage délabrés. Des porcs au poil noir et des poules engourdies y errent dans des venelles étriquées, entre tas de fumier et charrettes à l'abandon. Le village fut jadis florissant ; sur les berges de la Freluire, on voit encore les ruines d'un moulin seigneurial, et le vieux pont de la route de Plaisance dresse toujours son dos d'âne au-dessus de la petite rivière. Non loin des dernières chaumières, un lambeau de brume s'attarde souvent sur l'étang, autrefois le vivier où les sires d'Esseve venaient approvisionner leur table en beaux poissons d'eau douce. On y pêche toujours des truites argentées, de longues carpes goûteuses et des brochets abominablement dentés ; mais voilà des décennies que le plan d'eau n'a plus été vidé, et le fond s'envase tandis qu'un tapis d'herbes aquacoles couvre peu à peu sa surface assoupie.

Une étrange torpeur règne sur le hameau. On s'y lève plus tard qu'ailleurs, et on s'y couche avant les poules. Les gens du pays évitent autant que possible de sortir aux heures incertaines, entre chien et loup, où la clarté touche à la nuit. Et comme les lisières enserrent le vallon de toutes parts, le soleil met plus de temps qu'ailleurs à se hisser au-dessus des collines chevelues, le soir tombe plus vite depuis les sous-bois où il reste embusqué. Le jour est bref, à Noant-le-Vieux. Sans doute cela explique-t-il la décrépitude indolente qui gagne le village, qui circonscrit les champs et les lopins dans un maigre rayon autour des dernières maisons. S'il n'y avait l'étang et son poisson, on vivrait bien chichement dans le hameau.

Pourtant, cette paresse collective a attiré une bénédiction inattendue sur le pays. Est-ce parce qu'elles y travaillent moins qu'ailleurs ? Est-ce parce qu'elles y sont moins exposées au soleil et aux intempéries ? Est-ce parce qu'une bonne fée a élu domicile dans ce vallon endormi ? Les filles de Noant-le-Vieux sont plus jolies les unes que les autres. Grandes et fines, elles ont des poitrines dessinées et fières, des tailles délicieusement déliées, des cous longs et graciles. Les robes modestes et les coiffes rustiques ne suffisent pas à effacer leur grâce innée, une délicatesse inconsciente de jeune biche. D'ailleurs, Noant-le-Vieux est connu dans tous les cantons sud de la Marche Franche pour la beauté de ses filles. On vient parfois de loin dans l'espoir d'une bonne fortune, aventure ou mariage. Au village, tant qu'il n'y a pas d'histoires trop lestes, on est plutôt fier de cette attraction. Cela permet de voir un peu de monde, dans cette région perdue.

Alors, comme les filles sont jolies, on leur donne des noms pleins de séduction. Elles s'appellent Elianor, Armide ou Passerose ; sur les chemins crevés de flaques, on croise des Flore, des Lutisse et des Aëlis. Certains noms anciens, mais remplis d'un charme désuet, sautent les générations de grand-mère en petite fille, comme Carélia, Aiglante et Bellissante ; il est d'autres prénoms dont une reine pourrait s'enorgueillir, des Oriabel, des Roxane ou des Esclarmonde, et que ces simples paysannes portent sans rougir, tant la beauté leur est naturelle.

Toutefois, dans ce répertoire féminin, il est un nom connu de tous, mais qu'on ne donne jamais. C'est un beau nom, pourtant, encore qu'on ne sache plus très bien ce qu'il a pu signifier ; c'est un nom à la fois épuré et aristocratique, qui aurait pu enluminer l'héroïne d'un roman de chevalerie. Peut-être qu'ailleurs, il est des pucelles ou des demoiselles pour le porter. Les malheureuses seraient bien malvenues à Noant-le-Vieux. On s'en écarterait très vite, comme si elles apportaient la lèpre ou le mauvais œil.

Car dans le hameau, depuis huit générations, nulle fille n'a jamais reçu le mystérieux prénom d'Ethaine.

Le plus souvent, c'est dans le clair obscur des futaies que le drame se noue.

Si les habitants de Noant-le-Vieux le savent, ce sont bien les seuls. Non qu'ils n'aient pas parlé de l'étrange poursuite qui traverse leurs bois ; mais par un bizarre tour du sort, ce sont les seuls à entendre les *appeleurs*. Lorsque les gens des pays voisins font un crochet par le hameau, pour traiter une affaire ou approcher un joli brin de fille, ils ne perçoivent rien. Lorsqu'une petite troupe bien armée de Convoyeurs, les garde-frontières de la Marche, fait halte au village, ils se moquent de ce conte local. Le gyrovague Phasma, qui rôde d'inquiétante manière dans le canton et qui, quant à lui, accorde crédit aux récits des paysans, le gyrovague lui-même reste sourd aux cris qui roulent derrière les lisières.

Mais pour les gens de Noant-le-Vieux, cela n'a rien d'une légende. Ces appels forcenés, tantôt ténus et lointains, tantôt redoutablement proches, sont une manifestation bien réelle, que tous n'ont entendue que trop souvent. Contrairement à ce que disent les hommes d'armes en riant, les villageois ne se montent pas la tête avec des histoires à dormir debout : à la veillée, on bavarde d'autre chose, on rapporte d'autres contes, mais on évite soigneusement d'aborder le sujet des *appeleurs*. Cela pourrait porter malheur. Cela pourrait les attirer hors du bois ; et si le phénomène est rare, on ne sait que trop qu'il s'est déjà produit. Certains en frissonnent encore. Il n'est vraiment pas besoin d'en parler pour savoir qu'ils existent : tous ont encore leurs longs appels dans l'oreille. Tous, sauf Hunaud le charbonnier, bien sûr, qui est sourd comme un pot. Mais ce qui est arrivé à Hunaud, en définitive, est bien plus effrayant.

C'est dans le clair-obscur que le drame se noue : car les deux ombres qui courent dans le bois ne se manifestent pas n'importe comment. Elles peuvent crier de jour comme de nuit, mais c'est toujours dans une atmosphère crépusculaire et incertaine, un entre deux aqueux qui plonge le paysage dans une somnolence brouillée. Les jours de grand soleil, les nuits bien noires sont sans danger. Mais que la brume se lève, que la grisaille d'hiver éteigne le jour, qu'une lune blonde épande sa luminosité fantôme dans la forêt nocturne : alors, collines et coteaux se peuplent de longs appels rageurs ou implorants, dont les échos s'étirent dans les halliers et sous-bois. C'est même la raison pour laquelle on est couche-tôt et lève-tard, à Noant-le-Vieux : les *appeleurs* ont les habitudes des grands prédateurs, ils entrent en chasse dans l'aube et dans le soir, et l'on préfère alors se claquemurer chez soi, en évitant de prêter l'oreille à ce qui se passe dehors. Les imprudents qui manquent à la coutume courent le risque d'être approchés.

Tel fut le cas de Bellissante, celle du clos Cointet, dont le lopin donne sur le bois. Un après-midi, elle s'est attardée dans son alleu : elle voulait finir de bêcher son carré de raves, elle n'a pas pris garde au soleil qui baissait, ni aux voisins qui rentraient. Quand l'ombre des arbres a commencé à assombrir son jardin et à effleurer ses sabots, elle s'est rendu compte que le temps avait passé plus vite qu'elle ne pensait. Mais il ne lui restait qu'une rangée à finir, alors elle est restée encore un peu. Un peu trop. L'*appeleur* se tenait juste derrière la lisière, à moins de vingt pas. Elle ne l'a pas entendu venir ; c'était sans doute le jeune, le plus léger, celui que n'accompagne point le vacarme de la meute. Un frisson l'a prévenue, comme le coulis malsain que la fièvre vous fait courir dans les reins, juste avant de vous abattre sous l'assaut d'une méchante grippe. Et puis le cri a jailli des feuillages, écorché et brutal, aussi sauvage que la charge d'une bête blessée. Il a frappé Bellissante de plein fouet, avec la violence d'une rafale de grésil ; la malheureuse a cru que son cœur lâchait, tandis que la bêche lui tombait des mains et que sa peau devenait grenue comme celle d'une oie plumée. Elle a filé sans demander son reste, en abandonnant ses sabots et en retroussant sa robe pour courir plus vite. Mais il est difficile de courir plus vite que le malheur. La nuit même, alors qu'elle

tremblait encore d'effroi, elle est tombée malade : un terrible flux d'entrailles, dont on a bien cru qu'il allait l'emporter. Ni son mari, ni ses enfants n'osaient l'approcher, de crainte de prendre le mal sur eux. Finalement, Sisenand, un cousin qui venait aux nouvelles, s'est emporté contre leur couardise et s'est occupé d'elle. Sans doute Bellissante lui doit-elle la vie. Mais le brave homme a été bien mal récompensé : une semaine plus tard, la ruade d'un cheval lui cassait une jambe. Cette année-là, il n'a pu faire la moisson, et depuis, il est resté boiteux.

Il n'y a pas que la maladie et la malchance qui menacent à se frotter de trop près aux *appeleurs*. Il y a aussi une malveillance plus maligne, plus insidieuse, qui a attiré à Noant-le-Vieux un autre oiseau de mauvais augure. Hors du hameau, tout le monde pense que ces histoires sont simples contes. Les Convoyeurs et leur chef, le centenier Gaidéris, se sont déplacés une fois, quand on a cru trouver des cadavres dans la forêt ; mais ils ont fait chou blanc, naturellement, et ils ont menacé de mettre les villageois à l'amende s'ils les dérangaient une autre fois pour des fariboles. Si les hommes d'armes sont repartis, et s'ils ne repassent que trop épisodiquement à l'occasion de leurs patrouilles, la rumeur a par contre attiré plus durablement un personnage sinistre, le gyrovague Phasma.

Son arrivée a suffi en soi à frapper les esprits. Il n'est pas venu par les chemins du nord, qui courent vers Bourg-Preux ou vers les vignobles de Fraimbois. Il est venu du sud, du cœur de la forêt, par la vieille route de Plaisance, qui n'est plus qu'une sente envahie d'herbes et de feuilles mortes, parfois encombrée d'arbres couchés. C'est un homme livide, émacié, qui flotte dans ses robes sombres et son scapulaire brodé d'ossements. C'est un prêtre du Desséché, le Dieu de la Morte Saison et des défunts, et c'est bien sûr le parfum de mort et de maléfice qui l'a attiré à Noant-le-Vieux.

Le clergé du Desséché est investi d'un sacerdoce funéraire. Ses membres sont chargés de la levée des corps, de leur toilette, de l'embaumement des puissants, de leur mise en terre. La plupart de ses prêtres sont sédentaires, et perpétuent le culte dans les Bosquets du Dieu, qu'il s'agisse de cimetières ruraux ou de nécropoles urbaines. Mais le gyrovague Phasma fait partie des prêtres itinérants : car le clergé du Desséché s'occupe de tous les défunts, y compris de ceux qui trouvent leur fin loin de chez eux, dans la solitude, dans la violence ou dans le dénuement. Les gyrovagues cherchent les morts perdus : les vagabonds gelés dans un fossé, les voyageurs assassinés par des brigands, les noyés charriés par le courant d'une rivière. Si l'on respecte les prêtres du Desséché, on les craint aussi, car ils incarnent la toute puissance de la mort, car ils sont ceux entre les mains desquels chacun se sait destiné à finir. Les gyrovagues sont les plus redoutés : non seulement ils se chargent des besognes les plus infâmes, des corps les plus putréfiés, mais il faut bien qu'ils les retrouvent... Ce sont donc des fureteurs patentés, des bavards inquisiteurs, des fouineurs indéliçats. Pour localiser une épouse acariâtre murée dans une niche, un nourrisson oublié dans un puits, un marchand qui a trébuché dans un four à chaux, il en faut, de la curiosité mal placée. Ils s'y entendent donc non seulement à exhumer les morts faisandés, mais aussi à déterrer les vieilles histoires, les secrets de famille, les haines rancieuses. L'ombre des baillis et des échafauds de justice n'est jamais très loin d'un gyrovague du Desséché.

C'est l'histoire des corps abandonnés dans la combe de Tence qui a amené le gyrovague Phasma. Bien que les hommes d'armes et le centenier Gaidéris n'y aient rien retrouvé, il est venu quand même, par acquit de conscience. Lui non plus, il n'a pas découvert de restes humains, mais il a flairé quelque chose d'anormal. Il s'est incrusté au hameau. On l'a bien traité, naturellement : mieux valait gagner ses bonnes grâces plutôt que ses soupçons. Mais c'est un homme sévère : il se nourrit de peu, et il a refusé toutes les gourmandises qu'on lui offrait, les fougassines, les petits pâtés, les civets de lamproie et les anguilles farcies. Son regard cave restait éteint et terne devant le sourire des filles, il est vrai un peu contraint. Seul ce qui se passait dans la forêt lui importait. Les cris sinistres des sous-bois, qu'on ne lui a pas

cachés, ont éveillé une lueur d'intérêt dans sa pupille pâle. À la différence des autres étrangers, il n'a pas mis en doute la parole des paysans.

Il a fait bien pis. Il s'est mis à chercher les *appeleurs*.

Armé d'un solide bâton de marche, de médaillons funèbres et d'un codex de *Litanies*, il s'est enfoncé dans la forêt, il a sillonné les bois en tous sens. Il est retourné dans la combe de Tence, il a fouillé chaque fossé et chaque fondrière, il a inspecté les terriers, il a battu les ronciers et les taillis. Il a aussi rôdé autour de la cabane désaffectée de Hunaud, dans la clairière charbonnière ; il a éparpillé les bûches moisies des stères, il a creusé la cendre du fourneau affaissé, il a fouiné dans la cahute au toit crevé. Il a également gagné les ruines du château d'Esseve, qui sombrent doucement dans un enchevêtrement de lierre, de mûriers, de lianes et de troncs tordus : il a sondé les pavages fendus, il a retourné les éboulis, il a grimpé les escaliers qui débouchent sur le vide, il s'est faufilé sous les voûtes de caves effondrées. Partout, il n'a trouvé que solitude, abandon, torpeur. Silence...

Il est retourné au village. Il avait de nombreuses questions, des questions investigatrices et déplacées, mais posées avec une voix insinuante, une tension insistante, une fébrilité froide auxquelles il était difficile de résister. Il a vite arraché le nom, le nom qu'on ne donne jamais aux filles, le nom qui vient de la forêt. Par bribes, il a obtenu d'autres renseignements : le fait que les *appeleurs* sont deux hommes, le fait que l'un semble plus jeune que l'autre, le fait que le second est accompagné par une meute dont le long aboi hulule sous les futaies comme une toux féroce. Il s'est enquis aussi de ce que les villageois savent sur l'origine du phénomène. Pour la plupart des habitants de Noant-le-Vieux, il y a toujours eu des cris dans la forêt ; mais les plus vieux en connaissent un peu plus. Les *appeleurs* seraient les anciens sires d'Esseve. Ils cherchent une épouse ou une fille, disparue pendant une chasse qui aurait mal tourné, ou au cours de la retraite terrible après la chute de Plaisance, vers la fin de la guerre. Certains vieux ont même admis que leurs propres anciens, jadis, en savaient plus, qu'il y avait une faute terrible derrière tout ce trouble. Mais la mémoire s'en est perdue : on n'en parlait guère, de crainte d'appeler le malheur sur la communauté, et un jour, le secret s'est éteint avec son dernier dépositaire.

Faute de pouvoir remonter aux origines, le gyrovague Phasma a entrepris de rassembler des témoignages plus récents. Il a rencontré Bellissante et Sisenand, bien sûr, quoique le boiteux n'ait pas été en mesure de lui apprendre grand chose. Mais par-dessus tout, il a interrogé des témoins directs. Pas seulement ceux, nombreux, qui ont entendu les *appeleurs* ; mais ceux, beaucoup plus rares, qui les ont vus.

C'est le petit Faron qu'il a d'abord longuement interrogé ; car après tout, c'est Faron qui avait provoqué la venue des Convoyeurs et du gyrovague. Faron est un jeune rustaud de quinze ans pas très dégourdi. Par temps clair, on le charge souvent d'amener les cochons à la glandée. Il rassemble donc les porcs noirs du village et les emmène en forêt. C'est la raison pour laquelle il les guide souvent vers la combe de Tence : ce coin-là est une grande chênaie, où les bêtes trouvent une pitance abondante. Une fois sur place, il les laisse fouiller les feuilles mortes à leur aise : un cochon, c'est gros et méchant, et ça ne craint guère le loup. Faron se cherche donc un coin confortable où il paresse en attendant l'heure du retour, vers le milieu de l'après-midi, pour être au village bien avant le soir.

Le jour où les choses ont tourné de travers, Faron a commis une imprudence. Dans sa musette, il avait emporté un casse-croûte appétissant, une soringue d'anguilles. Il a fait un petit feu pour réchauffer son poisson, qui a embaumé la chênaie comme l'âtre d'une auberge. Puis, une fois son repas avalé, il a déniché une souche confortable, capitonnée de mousse ; il y a calé son dos, il a étendu ses jambes sur le tapis de feuilles mortes, il a rabattu son chapeau sur son nez, et il a piqué un petit somme... Un petit somme qui s'est transformé en grande sieste.

C'est le vacarme que faisaient les cochons qui a fini par le réveiller. Il était transi : son petit feu était éteint, et une brume humide se condensait à deux ou trois pieds du sol. Il commençait à faire sombre : l'après-midi tirait à sa fin, et Faron a réalisé avec un coup au cœur qu'il s'était trop attardé. Mais dans l'immédiat, c'était l'agitation bruyante des bêtes qui se révélait des plus bizarres. En se relevant, le garçon n'en a vu aucune autour de lui : mais tout le sous-bois résonnait de leurs petits cris porcins, de leurs grognements avides, de leurs reniflements gras. Il s'est dirigé vers la source de toute cette excitation. Les cochons s'étaient rassemblés en un groupe compact, à deux cents pas. Ils se bousculaient avec goinfrerie, comme autour d'une auge ; mais l'auge, ici, était une bouillie sanglante. Faron a compris qu'ils avaient trouvé une charogne, peut-être même plusieurs. Toutefois, ce n'est qu'en arrivant juste derrière les porcs qu'il a aperçu, sous les oreilles frétilantes et les groins maculés, un visage livide qui fixait le ciel. Les charognes étaient des hommes.

Faron prétend avoir tenté de rassembler les bêtes avant de revenir au hameau ; mais la plupart des gens de Noant-le-Vieux en doutent. Ce soir-là, il est rentré ventre à terre, blanc comme un linge, complètement paniqué. Et seul. C'est Thibert, le pêcheur, qui l'a vu le premier sortir du bois, et qui a eu bien du mal à le calmer. L'affaire a secoué tout le village. Les corps dans la forêt, bien sûr, ça vous donnait froid dans le dos ; mais après tout, il pouvait s'agir de voyageurs assassinés par des voleurs. Le plus terrible, c'était d'avoir laissé les cochons dans le bois, avec le soir qui tombait. C'est qu'il s'agissait d'une vraie richesse, un cochon. Cela représente quasiment toute la viande d'une année pour un foyer : si le cochon meurt ou disparaît, c'est l'assurance d'un hiver de disette pour toute une famille. Alors, malgré la nuit qui tombait, malgré la peur des *appeleurs*, les gars les plus courageux ont décidé de se regrouper et d'aller chercher les bêtes. Il y avait là Thibert, Eloi le maréchal ferrant, le gros Macle, les frères Garin, et le courageux Sisenand, malgré sa jambe folle. Ils ont proposé à Hunaud de les accompagner, car Hunaud est fort et car il connaît les bois comme sa poche ; mais Hunaud a fait mine de ne pas comprendre. Le charbonnier est certes sourd, mais on a bien saisi qu'il ne voulait pas y aller, surtout avec la montée des ombres. Depuis ce qui lui est arrivé dans sa clairière, Hunaud refuse obstinément de retourner dans la forêt.

Ils n'étaient pas fiers, les six paysans, quand ils ont franchi la lisière où le crépuscule tendait déjà ses grandes draperies obscures. Ils restaient collés les uns aux autres, aux aguets comme le chevreuil qui a senti l'odeur du loup. À la nuit presque close, ils ont atteint la combe de Tence. Ils ont bien retrouvé les cendres du feu de Faron, et même la musette que le jeune gars, dans sa frayeur, avait oubliée. Mais ils n'ont découvert nulle trace des corps, ni des cochons. Il aurait fait jour, ils auraient bien appelé les bêtes ; mais le sous-bois sombrait dans une grisaille uniforme, la brume gagnait en densité, et ils craignaient trop que quelqu'un *réponde* à leurs cris. Ils ont décidé de battre retraite vers le village, et de reprendre les recherches le lendemain, tout en faisant appel aux hommes d'armes.

Mais le lendemain, les paysans pas plus que les Convoyeurs n'ont trouvé trace des cadavres. Certes, les porcs sont voraces, mais l'humus du sous-bois était vierge de sang. Le centenier Gaidéris, qui s'était déplacé en personne depuis Bourg-Preux, était furieux. Selon lui, on avait monté en épingle les sornettes d'un petit benêt, qui avait inventé cette histoire pour essayer de se couvrir, après avoir perdu les cochons à cause d'une trop longue sieste. Au moins les hommes d'armes ont-ils aidé à rassembler les bêtes, qui s'étaient éparpillées un peu partout. Mais la récupération du cheptel n'a guère soulagé les villageois : un bon tiers des porcs étaient malades. Des goîtres boursoufflés déformaient leur cou épais, et ils haletaient en roulant des yeux blancs, comme s'ils étaient sur le point d'étouffer. Le centenier Gaidéris avait déjà vu ces symptômes dans d'autres villages, et il a reconnu le mal. C'était une fièvre charbonneuse. Les bêtes allaient mourir sous quelques jours : une fois qu'elles seraient crevées, elles lâcheraient un sang infect par la gueule, par la vulve, par l'anus, et elles

contamineraient les autres animaux, vaches et chevaux compris. Les hommes qui mangeraient leur viande, ou les hommes qui toucheraient simplement ces charognes, connaîtraient le même sort. Alors, il a ordonné qu'on abatte de suite les porcs malades, et il a fait brûler les carcasses par ses gens. Tout le village en a été empuanti ; et finalement, l'hiver s'est annoncé maigre pour pas mal de monde, à Noant-le-Vieux.

Ce qui intéressait le plus le gyrovague Phasma, quand il a ensuite interrogé Faron, c'était ce que le jeune gars avait vu sous les cochons. Malheureusement, le rustaud avait eu si peur qu'il n'avait pas pris le temps d'observer quoi que ce soit. Il prétendait avoir battu les bêtes pour les éloigner, mais son regard fuyant contredisait ses paroles, avouait malgré lui qu'il avait détalé sans attendre. À force de questions patientes, le prêtre est néanmoins parvenu à lui extorquer quelques bribes d'information. L'un des deux cadavres était déjà trop abîmé pour être identifiable, mais Faron était sûr d'une chose : il ne connaissait pas celui dont il avait vu le visage. Ce mort-là avait une plaie bien nette qui lui ouvrait la gorge, trop propre pour avoir été faite par les porcs : on l'avait donc probablement tué au couteau. Un autre détail a fini par revenir à l'esprit du garçon : abandonnée dans les feuilles mortes, il y avait une arme non loin des corps. Une lance courte au fer trapu, dotée de butoirs. Il l'avait presque oubliée parce que cela ne l'avait pas choqué comme la découverte des dépouilles. Et puis parce que l'épieu, pas plus que les corps, n'avait été retrouvé par la suite.

Il n'y avait guère à tirer de Faron, qui n'est pas une lumière. En revanche, le gyrovague a obtenu bien plus du témoin suivant. Et pour cause : il s'agit de la vieille Arsinoé, une fine mouche, celle-là, et bien appréciée par le voisinage. C'est la guérisseuse du hameau, et c'est aussi une sage-femme pleine d'expérience. Bien sûr, son histoire dans les bois ne l'a pas épargnée, elle en est restée un brin toquée. C'est une folie douce qui surprend un peu, mais qui n'a vraiment rien de méchant, et même qui fait gentiment rire : Arsinoé est devenue une maniaque de la propreté. Elle fait une toilette trois à quatre fois par jour, et elle passe son temps au lavoir, à lessiver ses vêtements. Elle s'obstine à le faire quotidiennement, même en plein hiver, quand il faut casser une pellicule de glace à la surface des puits et du bassin. C'est un peu inquiétant pour elle, quand même : ses mains sont dévorées de crevasses et d'engelures, et une mauvaise toux la secoue à tout bout de champ, qui lui imprime de grandes cernes. Souvent, alors qu'elle bavarde tout à fait normalement avec des voisins, elle se rapproche sans prévenir d'un causeur, presque à le toucher ; et avec une lueur inquiète au fond de l'œil, elle chuchote : « Tu sens quelque chose ? Dis-moi, je sens quelque chose ? »

Arsinoé est pourtant loin d'être une étourdie. Elle a de la jugeote, elle a toujours montré une grande prudence vis-à-vis de la forêt : ce n'est pas elle qui aurait commis la bévue d'un Faron ; ce n'est pas elle qui se serait attardée dans son jardin, comme Bellissante, à l'approche du soir. Ce qui lui est arrivé est d'autant plus injuste.

Elle s'y connaît en herbes médicinales, Arsinoé. Elle n'a pas son pareil pour fabriquer poudres, cataplasmes, tisanes et décoctions. Mais il faut bien qu'elle aille par les prés et par les bois pour faire sa cueillette, et c'est ainsi que son aventure lui est arrivée. C'était un jour d'été. Elle est sortie par une matinée superbe : cela faisait deux semaines qu'il faisait un soleil éclatant, et une telle chaleur qu'on recherchait les coins d'ombre ou les berges fraîches de la rivière et de l'étang. Au-dessus des toits et des arbres, le ciel était d'un azur violent, que la chaleur éclaircissait un peu en une nébulosité plus pâle sur les lointains. L'ombre dans les sous-bois restait légère et accueillante, emplie de luminosité verte ; le soleil déferlait à torrent dans l'échancrure des feuillages, brillait dans la trouée des chemins, mouchetait les fougères d'éclats dorés. Une bien belle journée, en vérité, où l'on n'avait rien à craindre dans la forêt.

Arsinoé vaguait donc tranquillement, concentrée sur la flore. Elle marchait sans se hâter, un peu courbée, obliquait de-ci, de-là, et son œil exercé identifiait les espèces à la forme des feuilles, à la taille des tiges et des pédoncules, à la couleur des pétales, des styles et des

étamines. Elle se gardait d'arracher les racines en cueillant les plantes, sauf lorsqu'elles présentaient une vertu spécifique ; et elle ne prélevait qu'un pied sur deux ou trois, pour garantir les floraisons futures. Elle avait déjà une jolie gerbe d'achillées à fleurs blanches posée sur la pliure du bras, et tenait à la main un bouquet plus petit de bleuets, d'aigremoines et de germandrées. Son parcours sinueux et lent a fini par l'amener assez profondément dans le bois. Elle a commencé à avoir très chaud, même à l'ombre des arbres : le soleil se faisait de plomb, l'atmosphère étouffante, Arsinoé sentait la sueur perler sur son front et couler sur ses aisselles. C'est alors que le tonnerre a grondé dans les lointains, presque doucement.

La guérisseuse a relevé le nez, pour flairer le fond de l'air. Elle a réalisé qu'elle était plus éloignée du village qu'elle ne le pensait. À ce moment, une rumeur sourde est née au fond de la forêt, a fait frémir les frondaisons en un long murmure grave, et un coup de vent tiède a gîlé Arsinoé, porteur d'un parfum d'orange. Il ne lui en fallait pas plus pour la décider à rentrer : elle a fait demi-tour et elle est partie d'un bon pas. Autour d'elle, des souffles brusques agitaient maintenant les arbustes et les fougères, inclinaient les arbres avec une majesté roide. Elle n'avait pas fait trente toises que la lumière se décomposait déjà, gagnait une nuance vitreuse et maladive, ces teintes jaunâtres chargées de menace de grêle. Et puis la pénombre a chu d'un coup, sans transition : les dernières couleurs se sont fanées en un instant, tandis qu'un crépuscule presque surnaturel tombait sur le bois. Le tonnerre a craqué derechef, pas trop proche encore, mais tendu d'une violence mal contenue.

Cependant, il y avait pire. Arsinoé n'en était pas certaine, mais il lui avait bien semblé percevoir un aboiement féroce au fond des bois, à moitié couvert par le grondement de l'orage. Bien sûr, elle avait peut-être mal entendu. Bien sûr, il s'agissait peut-être des chiens du village, qui donnaient de la voix à l'approche de la tourmente. Elle tentait de se rassurer comme elle le pouvait, mais elle ne savait que trop que le village était devant elle, et que la bête qui avait crié était derrière elle. Et cette lumière morte qui l'entourait maintenant, trouble comme une eau stagnante, semblait remonter d'une époque enfouie où palpitaient encore des choses éteintes. Elle a serré ses fleurs contre elle, elle a un peu relevé ses jupes, et malgré ses jambes qui ne sont plus très jeunes, elle s'est mise à trotter.

La forêt n'en finissait pas de s'assombrir, Arsinoé avait l'impression qu'il n'y avait pas de terme à la plongée dans l'obscur. Les premières gouttes ont claqué comme si un insensé avait jeté des deniers d'argent à pleines poignées dans le sous-bois. Espacées encore, elles ont picoré lourdement la végétation, animé les feuillages d'une vie désaccordée, à contretemps des longs balancements du vent. Parfois, un éclair jetait une lumière blanc cru qui élargissait démesurément les futaies ; puis, quand le noir retombait, le ciel tout entier semblait se disloquer à grand fracas. Cette fois, c'est une voix d'homme qu'Arsinoé a cru entendre entremêlée au tonnerre. Elle n'est plus parvenue à museler sa peur, elle s'est mise à courir.

Un bruissement ample, démesuré, a remonté les bois dans son dos. Soudain, les arbres autour d'elle se sont ébroués dans un frémissement rageur, et une pluie diluvienne s'est déversée. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la guérisseuse s'est retrouvée trempée et transie. Le déluge croulait en trombes épaisses, des gouttières giclaient à jets continus du faîte des branches, l'eau rejaillissait en une écume frénétique sur le sol, où couraient déjà mille rigoles, ou gonflaient des mares bouillonnantes. Arsinoé a dû ralentir : elle y voyait mal dans la bourrasque, elle se sentait transpercée jusqu'aux os, l'étoffe gorgée de sa robe entravait ses cuisses. Assourdie, à moitié aveuglée, elle n'a deviné un mouvement anormal qu'au dernier moment. Sur sa gauche, une forme indistincte galopait à travers les broussailles fouettées par la tempête. Cela se déplaçait un peu bizarrement, mais très vite ; cela coupait les bois en oblique, et cela allait franchir le sentier devant elle, peut-être à une dizaine de pas. La lueur fugace d'un éclair a découpé la silhouette d'un homme qui bondissait avec la vivacité d'une bête sauvage, la tête couverte d'un capuchon et le manteau

grotesquement dressé en arrière sur le fourreau d'une épée. Il a failli traverser le chemin d'une traite, et se perdre dans la futaie comme il était apparu.

Mais l'éclair a aussi dévoilé Arsinoé.

Le coureur a dérapé brutalement, accrochant un tronc pour pivoter dans son élan, et il est revenu se planter devant la guérisseuse, à moins de cinq toises. Elle s'est arrêtée net, toute frissonnante de froid. L'homme est resté immobile devant la pauvre femme, pendant un moment qui lui a paru interminable : il reprenait son souffle, elle voyait nettement son torse soulevé par une respiration puissante ; et pourtant, les inspirations de l'inconnu chuintaient de façon pénible, avec le sifflement éraillé qui encombre une trachée tuberculeuse. Sous le manteau et le capuchon, Arsinoé ne distinguait pas grand chose, sinon l'étui de l'épée, des bottes usées jusqu'à la trame, et l'éclat saugrenu d'un unique éperon d'or. La silhouette masculine était bien plus grande qu'Arsinoé, mais elle lui a semblé aussi très frêle. L'inconnu ruisselait littéralement, comme s'il venait d'émerger d'un cuveau : peut-être ses vêtements gorgés, qui lui adhéraient au corps, accentuaient-ils l'impression de maigre.

L'homme a fini par prendre la parole, sur un ton presque trop bas dans les grondements de la pluie et du tonnerre.

« Le bonjour, la vieille... Dis-moi, as-tu vu dame Ethaine dans ce bois ? »

Il avait parlé avec autorité, mais il avait la voix complètement enrouée, si cassée qu'il semblait à deux doigts de devenir aphone. Arsinoé s'est mise à trembler comme une feuille. Elle a serré absurdement ses bouquets détremés contre sa poitrine. Elle n'avait même pas la force de tourner les talons et de fuir. De toute façon, ça ne l'aurait pas menée bien loin ; elle ne pourrait courir ni très vite, ni très longtemps. Elle est demeurée tétanisée et coite, sans même trouver la force de détourner le regard.

« Allons, allons, la vieille, a marmonné l'*appeleur*, je ne t'ai pas posé une question bien compliquée. »

D'ordinaire, Arsinoé n'a pas sa langue dans sa poche : mais la frayeur ou quelque tortueux maléfice la privait de tous ses moyens. Et comme si l'orage n'avait pas encore épuisé toute sa violence, voici qu'un nouveau vacarme secouait la forêt essorée : un crépitement régulier, dru, rageur. La guérisseuse a vu quelques jolis petits cailloux blancs rebondir sur le sol, se nicher dans les plis de la cape de l'*appeleur* ; elle-même a été heurtée par ce qui ressemblait à des gravillons... À peine le temps de réaliser ce que c'était, et la grêle s'abattait avec furie, hachait les feuillages, lapidait rudement Arsinoé, couvrait l'humus et les feuilles mortes d'un névé cristallin. Instinctivement, bêtement, la guérisseuse a pensé aux champs et aux vergers, à la catastrophe qui menaçait le village, et elle n'a toujours pas répondu à l'homme sombre devant elle, qui disparaissait à moitié dans la bourrasque de glace.

Alors l'*appeleur* s'est avancé. Ses bottes ont fait craquer le tapis de grêlons, et il s'est dressé devant Arsinoé, proche à la toucher. Il avait des vêtements aristocratiques, ornés de broderies, à la coupe élégante ; mais ils semblaient épouvantablement vieux et miteux. Le soleil et les intempéries en avaient terni les couleurs, leur seul lustre provenait d'une usure ancienne. La broche qui fermait la cape, les boucles du baudrier craquelé étaient piquées par la corrosion. Bien qu'il l'ait dominée de toute sa taille, Arsinoé distinguait mal le visage de l'homme sous le capuchon. Elle a deviné de longues mèches dégoulinantes et noires, un menton prognathe, des lèvres gercées, des joues creuses où une barbe sale tranchait sur l'épiderme livide. Et pourtant, à la grande horreur de la guérisseuse, il s'est penché sur elle, comme s'il voulait l'embrasser ou la mordre. Mais il s'est arrêté au dernier moment. Arsinoé a pu distinguer l'arête d'un nez pincé et maigre, au bout duquel l'orage faisait couler un mince filet d'eau.

L'*appeleur* a flairé la guérisseuse, à longues inspirations sifflantes. Juste devant ses yeux, elle a vu les lèvres crevassées ébaucher un sourire cruel, dévoiler des incisives longues

et jaunes. Et il lui a dit, très doucement, quelque chose qui l'a glacée bien plus profondément que les giboulées de grêle.

« Tu me caches quelque chose, la vieille. Tu sais très bien où se trouve dame Ethaine : je sens son parfum sur toi, son parfum secret. Dis-moi où elle est, et je ne te ferai pas de mal. »

Tout en parlant, il a écarté les pans effrangés de son manteau, pour dégager la poignée d'une vieille épée. Ses mains flottaient un peu dans des gants de cuir trop large, des gants sur lesquels la pluie diluait du sang frais en filaments rosâtres. Arsinoé s'est mise à claquer des dents, ce qui ne lui simplifiait pas les choses pour faire la conversation.

« Tu ne m'as pas entendu ? Tu es peut-être sourde, la vieille ? Peut-être faut-il crier pour que tu comprennes ? »

Et l'*appeleur* a alors pris son souffle. Il a ouvert la bouche, un orifice béant et noir, large comme un puits, comme une fosse, comme une tombe désertée. Il a hurlé à la face d'Arsinoé un maelström de désolation, et le monde s'est déchiré dans une insoutenable lumière, tandis qu'un arbre de feu fendait le ciel et le chêne juste dans le dos du monstre. L'impact a traversé Arsinoé comme si son corps n'était que fumée, et dans un silence soudainement absolu, plusieurs branches maîtresses déchiétées se sont abattues avec lenteur autour d'elle.

Arsinoé n'a pas souvenir de ce qui s'est passé ensuite. On l'a retrouvée à la fin de l'orage, grelottant non loin de l'étang ; elle avait les sourcils et les mèches roussis. Elle ne se rappelle pas comment elle est arrivée là, elle ne se souvient même pas de la façon dont ses voisins l'ont ramenée chez elle. Il lui a fallu plusieurs jours pour retrouver ses esprits, raconte-t-on au village. Mais dès le lendemain de son aventure, encore mutique et hagarde, elle avait mis la main sur un savon et sur une pierre ponce, et penchée sur un seau d'eau de pluie, elle se frottait, elle se frottait, à s'en écorcher.

Le troisième témoin que le gyrovague Phasma a mis à contribution, c'est bien sûr Hunaud, le charbonnier. Ca ne s'annonçait pas facile. Hunaud ne tient pas à raconter ce qui lui est arrivé ; il est fort comme un ours, les cicatrices affreuses qui boursofflent sa trogne pelée le rendent hideux, et seul un prêtre du Desséché pouvait trouver l'aplomb de lui tenir tête. Et puis Hunaud est sourd : certes, il lit un peu sur les lèvres, mais il ne comprend que ce qui l'arrange. Parler des *appeleurs*, ça ne l'arrangeait pas du tout. Pourtant, le gyrovague a trouvé un moyen assez simple de dépasser les réticences du charbonnier. Il lui a rapporté ses outils, qui prenaient la rouille depuis près de quatre ans dans la forêt. Quand il a vu ses pelles, ses pics et ses cognées, Hunaud a eu un grand frisson, et ses yeux sont devenus humides. Il a refusé de récupérer ses biens, quoique des outils de fer soient un vrai trésor pour un paysan, mais il a accepté de confier son histoire.

C'est la maladie qui a fait de Hunaud un être à part. S'il est capable de parler, c'est parce qu'il n'est pas né infirme. Mais dans son enfance, il endurait souvent de violents maux d'oreille, il est même arrivé qu'on lui en retire du pus. À seize ans, il était sourd comme un pot. La perte de l'ouïe, c'était embêtant : faute d'entendre ce qui se passait autour de lui, il risquait des accidents. Mais ce dont il souffrait le plus, c'était de se sentir mis à l'écart. Au village, on ne lui parlait guère, même si on s'amusait beaucoup sur son dos. Il y avait toujours des commères pour dire à haute voix des méchancetés en sa présence, qui provoquaient des fous rires auxquels il ne comprenait goutte. Vingt fois par jour, des plaisantins le surprenaient par derrière. Cela semblait innocent aux gens du hameau, mais cela entretenait chez lui une aigreur permanente. Souvent, il avait des réactions violentes ; comme il était costaud et qu'il tapait dur, sa réputation en a vite pâti. Il est devenu un mouton noir.

La forêt, pour lui, représentait un refuge. Une fois qu'il s'était enfoncé assez profondément dans les bois, il était à peu près sûr d'y être tranquille. Tout particulièrement tôt le matin, et tard le soir, quand tous les autres villageois restaient enfermés dans leurs

chaumines. Il y avait bien des bêtes sauvages, mais Hunaud est fort, et il ne s'en inquiétait guère. Il y avait bien les *appeleurs*, mais Hunaud n'entend rien, alors au bout de quelques années, ils ont purement et simplement cessé d'exister pour lui. Les *appeleurs*, c'étaient des croquemitaines pour les autres, les entendants, mais pas pour lui. La peur est partie progressivement, presque en catimini : et quand il a enfin réalisé qu'il n'avait plus aucune crainte dans la forêt, il est alors devenu un autre homme. Et même, à sa façon modeste, un homme qui a réussi.

Depuis plusieurs générations, il n'y avait plus de charbonnier à Noant-le-Vieux. La raison en était simple : le charbon de bois, ça se cuit en forêt, dans des clairières charbonnières. Et un fourneau, ça brûle trois semaines sans discontinuer, trois semaines qui nécessitent une surveillance constante, nuit et jour. Personne, au village, ne serait resté dehors à l'approche du crépuscule : le métier était donc devenu impossible, et le maréchal ferrant faisait venir son charbon des pays voisins, à grands frais. Quand Hunaud a réalisé qu'il était devenu insensible à la peur de la forêt, il a trouvé sa voie. Il serait charbonnier : cela lui permettrait de vivre tranquillement, en solitaire, et en gagnant bien sa vie, car tout le village dépendrait de son charbon.

Il s'est construit une existence rude et sauvage, mais qui lui apportait une véritable plénitude. Le charbonnage, c'est un sacré métier, qui nécessite patience, énergie, obstination. Hunaud s'est aménagé une clairière en plein bois, sur un terrain qu'il a fallu ouvrir, essoucher et aplanir. Le charbonnage, c'est aussi tout un art. Il faut d'abord choisir les arbres de coupe, pas n'importe lesquels : le sapin et le mélèze ont un faible rendement, c'est le chêne et le hêtre qui donnent le meilleur charbon. Il faut abattre les arbres, les laisser reposer une quinzaine pour qu'ils commencent à sécher, puis il faut les débiter en bûches, qu'on rapporte sur la charbonnière ; et quand vous êtes seul à la tâche, ça n'est pas une mince affaire. Après, on dresse la meule : quatre grands rondins au centre, posés verticaux pour délimiter le puits de chauffe. Tout autour, on range les bûches sur quatre couches superposées, en pyramide, jusqu'à la hauteur d'un homme et demi. On habille ensuite la meule d'une double manteau protecteur, des feuilles sèches d'abord, puis de la terre mêlée de cendre. Quand le fourneau est prêt, on appuie une échelle sur son flanc, pour monter jusqu'à la bouche du puits : on y fourre du petit bois, et on allume. Puis on couvre. Sous les feuilles et la terre, les bûches brûlent alors à l'étouffée, trois grandes semaines. Au charbonnier d'être vigilant sans désespérer, pour que la combustion reste progressive et lente, pour que l'habillage ne creve pas et ne gâche pas le processus par un apport d'air. On ouvre juste dans la couche protectrice des événements, avec le manche d'une pelle ou d'une hache, pour que le feu prenne là où on entend le diriger. Après presque un mois, le fourneau se tasse, et quand il est refroidi, le charbonnier en ouvre la croûte pour recueillir une belle pierre friable, aux reflets bleu acier.

C'est un bien rude métier, mais il a rendu Hunaud heureux pendant de longues années. Lui qui était déjà costaud, le bûcheronnage en a fait un véritable colosse. Les longues veilles près du fourneau lui ont appris toutes les nuances des heures, des saisons et des lumières. La connaissance intime qu'il a acquise du bois, de l'air et du feu ont réveillé chez lui une sensibilité que la surdité et les mauvais traitements avaient émoussée. Car le feu est une fête pour les sens, même si l'un d'eux fait défaut. Hunaud s'est initié à la beauté changeante des fumées, épaisses et bleues quand le bois perd son eau, puis translucides et légères quand il se métamorphose en charbon ; Hunaud s'est longuement grisé des arômes dégagés par le fourneau, l'odeur poussiéreuse de terre brûlée, le parfum des feuillages grillés, le bouquet chaleureux du bois consumé à petit feu ; Hunaud s'est offert avec délice au rayonnement doux et puissant, à la caresse ondoyante des soupirs chauds et des haleines incandescentes. Une fois achevé le rude labeur de la construction de la meule, c'était pour lui le début d'une longue féerie secrète, l'ouverture d'un bal lent où Hunaud s'enchantaient de sa propre magie.

Quand il est parti s'installer dans les bois, les gens du hameau ont pensé qu'il était fou. Les plus sages ont éprouvé quelques remords pour toutes les petites misères infligées au sourd ; les plus insoucians ont moqué la bêtise du gaillard, et prédit qu'il rentrerait bien vite, l'*oreille basse*. Mais Hunaud a trompé toutes les craintes et toutes les prévisions. Il n'est pas revenu au village, sinon à l'occasion, pour troquer son charbon. Lui qui était naguère tourmenté et hargneux, il paraissait maintenant assuré et placide. Il a gagné l'estime de certains, en particulier celle d'Eloi, le maréchal ferrant, qui est devenu son principal client. Si quelqu'un poussait jusqu'à sa charbonnière, il offrait une hospitalité silencieuse et simple. Les patrouilles de Convoyeurs ont pris l'habitude de faire une pause dans sa clairière, et il leur donnait toujours un coup à boire, une tranche de lard sur du pain. À Noant-le-Vieux, on s'est accoutumé à sa présence dans la forêt. Insensiblement, son statut a glissé ; ses longues absences, ses apparitions imprévues, sa stature puissante, son visage et ses vêtements noirs de suie ont fini par en faire un personnage un peu inquiétant, un homme des bois qui tutoyait le surnaturel. Quand il venait se ravitailler au village, il y avait toujours un curieux pour lui demander : « Et les *appeleurs* ? Ils ne te font pas de la misère ? » Mais la plupart du temps, il n'entendait même pas la question. Quand il comprenait, il haussait une épaule, et parfois il grognait : « Tout ça, c'est des contes », ou encore : « Dans le bois, il n'y a que ce qu'on y met. » Au bout de dix ans, on a admis que la surdité du charbonnier lui avait conféré un don : comme les étrangers, il était protégé.

Et puis il y a eu une nuit d'hiver, une nuit qui a tout changé. Celle où Hunaud a invité un *appeleur* à partager son feu.

C'est arrivé au cœur de la mauvaise saison. C'était une nuit claire : la neige, dans les sous-bois, réverbérait faiblement un mince croissant de lune. Il gelait à pierre fendre : un froid vif, chargé de rasoirs, qui faisait miroiter la neige comme une poussière de perles. Malgré l'atmosphère glaciale et l'heure tardive, Hunaud était dehors. Il était assis sur le seuil de sa cabane, devant un petit feu de copeaux. Une quinzaine de pas devant lui, le fourneau haussait sa masse sombre dans la nuit cristalline : la meule en était à sa troisième semaine de combustion, et le charbonnier devait veiller à ce qu'aucun tassement ne provoque un appel d'air. Hunaud ne souffrait pas de l'atmosphère coupante : il était emmitoufflé dans plusieurs épaisseurs de vêtements, il avait jeté une peau de mouton sur son dos. De plus, le rayonnement du fourneau avait fait fondre la neige dans la clairière, une zone de tiédeur obscure dans la pâleur de la forêt givrée.

Pour s'occuper l'esprit et l'estomac, Hunaud réchauffait un chaudumel de brochet. Il était en train d'arroser la belle chair du poisson sur son vieux poêlon quand il a aperçu un mouvement furtif à la lisière. C'était une bête, cela ressemblait à un loup, sans doute attiré par le fumet de cuisine. Il a ramassé un brandon, il s'est levé et a lancé le projectile enflammé pour chasser l'intrus. La flamme, en traversant les airs, a brièvement éclairé d'autres silhouettes. D'autres animaux, deux ou trois ; et puis au milieu, un homme.

Cela l'a brièvement inquiété, Hunaud, cette apparition. Une rencontre nocturne dans les bois, ça réveille toujours une appréhension particulière, qu'on ne devinait pas tapie si profondément. D'un autre côté, le charbonnier est pétri de bon sens : si un voyageur avait été surpris par la nuit dans la forêt, il était normal qu'il ait été attiré par sa clairière, le seul endroit où l'on voyait du feu à des lieues à la ronde. Et si c'était un braconnier ou un truand, il valait mieux que Hunaud l'ait sous les yeux, dans la lumière, plutôt que de le laisser rôder dans les ombres ; alors, après avoir vérifié d'un coup d'œil que sa cognée était à portée de main, il a invité l'inconnu à approcher, d'un grand geste, puis il s'est réinstallé pesamment.

Dans la pénombre de la lisière, le visiteur a paru hésiter, comme s'il était pris de court. Puis il s'est avancé d'un pas rapide, escorté par les formes dansantes de grands chiens efflanqués. Hunaud a bien noté que l'objet tenu à la main par l'inconnu n'était pas un bâton de marche, mais un épieu ; toutefois, il a fait celui qui n'avait rien vu. Quand l'homme est

entré dans la lueur de son petit foyer, il lui a fait signe de prendre place devant lui. Une fois de plus, l'étranger a marqué un temps d'arrêt, presque décontenancé ; puis, prenant appui sur la hampe de son arme, il s'est assis. Dans son mouvement, il a posé une main sur un genou, comme si l'articulation lui faisait mal. Le feu a accroché un reflet brillant sur une grosse bague.

L'homme était large, presque aussi fort que Hunaud, qui a pourtant une sacrée carrure. Il portait une tunique matelassée qui avait connu des jours meilleurs. Cela devait faire un moment qu'il cheminait dans le froid : ses cheveux, ses sourcils et sa barbe étaient festonnés de givre, et ses lèvres, dépourvues de couleur, étaient douloureusement gercées. Les chiens, restés debout et défiants, étaient des animaux de race ; mais Hunaud les a jugés bien mal en point. Ils haletaient péniblement, leur pelage mité battant des flancs étiques, où l'on pouvait compter les côtes. Et tous ne s'étaient pas approchés avec leur maître ; Hunaud en devinait toujours un à la lisière, qui humait de loin les odeurs de cuisine, avec un air faux. Le charbonnier a tiré son couteau et a coupé la belle chair du brochet en deux parts.

« Tu veux du poisson ? a-t-il dit en tendant le poêlon à son visiteur. Sers-toi. »

Mais l'homme a refusé d'un geste brusque, qui a failli renverser le plat. Les bêtes, surprises, ont sursauté et brièvement montré les dents. Un frisson étrange, porteur d'une inquiétude impalpable, a traversé toute la clairière ; et le charbonnier a réalisé qu'il y avait encore d'autres chiens plus loin sous les arbres, car plusieurs prunelles phosphorescentes ont scintillé dans le bois. Toutefois, c'est le refus de son hôte qui a le plus choqué Hunaud. D'abord, c'était incroyablement grossier. Et puis surtout, c'était incompréhensible. Le voyageur était visiblement gelé, il avait besoin d'un bon plat chaud ; il aurait dû accepter avec reconnaissance le mets appétissant qu'on lui offrait. Au lieu de cela, l'homme se mettait à parler, peut-être pour s'expliquer.

« J'entends pas, a grogné Hunaud. Je suis sourd. »

L'autre n'en a pas moins continué à discourir, comme si lui aussi était incapable d'entendre ce qu'on lui disait. Le charbonnier a essayé de le comprendre, en fixant ses lèvres ; mais il ne saisissait que des bribes. Toutefois, le peu qu'il devinait ne lui plaisait guère. L'homme s'exprimait vite, avec une rage contenue. Il y avait des insultes qui hachaient le fil de son discours, « gueuse », « rouée », « félon », « bâtard ». Et puis des choses sinistres, comme « trahison », « perdu », « tuer mes gens ». Une expression revenait sans cesse sur les lèvres crevassées, mais Hunaud ne parvenait pas à distinguer si l'étranger prononçait « ma femme » ou « ma fille ». Le charbonnier sentait croître en lui un malaise insidieux, entretenu par le propos haineux qu'il ne parvenait pas à suivre, mais aussi par autre chose, par l'intuition d'une anomalie chez son interlocuteur.

L'homme avait un certain âge ; le givre qui hérissait sa barbe et ses cheveux ne tranchait guère sur son crin argenté. Le petit feu, qui l'éclairait par-dessous, étirait les rides amères nées de la commissure de ses narines, arrondissait ses pommettes hâves, noyait son regard dans deux poches d'obscurité jumelles. Quand il avait repoussé le poisson, Hunaud avait eu l'attention accrochée par ses mains : longues et maigres, aux ongles crasseux, peut-être noircies d'engelures. Tout cela, toutefois, ne permettait pas à Hunaud de comprendre le sentiment glaçant qui lui poignait maintenant le cœur. Il y avait quelque chose de terriblement inquiétant, là, sous son nez, et il ne parvenait pas à l'identifier. Peut-être n'était-ce pas le visiteur par lui-même, mais ses chiens. Hunaud était distrait par les mouvements de plus en plus visibles qui animaient la lisière. De minute en minute, de nouvelles bêtes émergeaient d'entre les arbres, osseuses et furtives, toujours plus nombreuses, et bientôt le charbonnier n'arrivait plus à en faire le décompte.

Quand son œil est revenu sur l'inconnu, il avait complètement perdu le fil de ce que l'autre essayait de lui dire. L'homme tentait manifestement de lui faire comprendre quelque chose. Ses gestes saccadés témoignaient d'une irritation croissante, et il répétait sans cesse le

même mot ; mais Hunaud, sur les lèvres exsangues, ne saisissait qu'un ordre insistant et absurde : « Éteins ! Éteins ! » Cela lui semblait d'autant plus stupide que le visiteur commençait seulement à se réchauffer : exposés à la chaleur douce du bivouac, ses vêtements givrés se mettaient à fumer... Et soudain, avec la violence d'une rafale, Hunaud a réalisé ce qui ne collait pas chez l'inconnu. L'homme n'avait pas d'haleine. Voilà un moment qu'il pérorait dans l'air mordant d'une nuit d'hiver, et voici même qu'il semblait bien se mettre à crier : pourtant nulle buée, nulle fumerole fantasque ne s'exhalait de cette bouche gercée. Si l'homme respirait, son souffle devait être froid comme le vent glacé qui court entre les étoiles. Avec une horreur incrédule, presque distanciée, le charbonnier a compris qu'il avait vécu des années dans l'égarement, dans l'illusion de la sécurité. Comme tous les gens de Noant-le-Vieux, il était vulnérable à la malveillance qui hante la forêt, et loin de s'en être protégé, il l'avait méprisée, il l'avait ignorée, au point de commettre l'impensable, au point d'inviter un *appeleur* à partager son propre repas. Car maintenant, il ne comprenait que trop ce que l'être sinistre, accroupi face à lui, n'arrêtait plus de crier. Il n'ordonnait pas : « Eteins ! Eteins ! » ; il appelait : « Ethaine ! Ethaine ! »

Seulement, Hunaud, c'est un gars à part. Ce n'est pas un freluquet couard comme Faron, ce n'est pas une frêle petite chose comme Arsinoé. Hunaud, c'est une force de la nature, et avec un sale caractère encore. La peur, chez lui, n'était bonne qu'à réveiller la colère.

« Je sais qui tu es, a-t-il grondé. Je veux pas de toi ici. Dégage. »

L'*appeleur* s'est tu, mais sa main décharnée s'est posée sur le manche de l'épieu. Le charbonnier n'en a pas attendu davantage : de toutes ses forces, il a frappé son visiteur en pleine face, avec le poêlon brûlant. L'*appeleur* a été projeté en arrière, la moitié du visage fumant comme une viande trop cuite. Hunaud était encore déséquilibré par le coup qu'il venait de porter quand les chiens ont bondi sur lui. Il est parvenu à parer l'assaut de celui qui visait sa gorge ; mais seulement au prix de son avant-bras, sur lequel une gueule puissante s'est refermée. Un autre a attaqué le ventre : la ceinture du charbonnier l'a un peu protégé, mais il n'en a pas moins senti une douleur aiguë lui accrocher un bourrelet de chair. Un troisième s'est abattu sur son dos, a failli le déséquilibrer dans le feu, a fouillé brutalement de ses crocs la peau de mouton pour lui broyer la nuque.

Hunaud a hurlé en silence dans cette explosion de violence. Il s'est ébroué avec la rage pataude d'un aurochs. À mains nues, il a arraché les bêtes, laissant entre leurs crocs dentelés de longs lambeaux ensanglantés. Il n'a eu que le temps de ramasser sa hache et une poignée de brandons : déjà, il était cerné par une meute d'une dizaine de chiens, et il voyait quantité d'autres silhouettes véloces converger depuis les lisières.

Cela ressemblait à un hallali. Hunaud a compris que sa cognée ne lui serait guère utile, que seul le feu pourrait le protéger. Alors, faisant tourner sa torche autour de lui, il s'est rué vers le centre de la clairière ; en quelques foulées, il a gagné son fourneau. Lâchant son faisceau de branches enflammées, il a grimpé l'échelle jusqu'au sommet, près de l'ouverture du puits de chauffe. En équilibre instable, il s'est retourné.

Il avait vu juste. Le rayonnement puissant de la combustion arrêtait les bêtes à quelques pas de la meule. Il percevait autour de lui un grouillement menaçant de formes animales, une constellation méchante de prunelles sulfureuses, et l'éclat terne des crocs découverts sur des gencives malades. Les ondes torrides soufflées sous ses pieds agaçaient ses blessures, avivaient la douleur des morsures. Du sang coulait au bout de ses doigts et le long de ses cuisses, crachait de petites fumerolles lorsqu'il gouttait entre les barreaux de l'échelle jusqu'à l'habillage du fourneau. Mais c'était dans les mains que se concentrait toute l'horreur éprouvée par Hunaud : il avait touché les chiens à paume nue. Il conservait encore l'impression tactile de sacs de peau et d'os, friables comme des fagots pourris.

Une silhouette humaine s'est dessinée au milieu de la meute. L'*appeleur* s'était relevé, et avançait sans hâte vers le fourneau. Il s'est arrêté au pied de l'échelle ; la fournaise

souterraine demeurant obscure, Hunaud ne parvenait plus à distinguer les traits de l'adversaire. Le charbonnier a brandi sa hache d'une main, l'autre toujours accrochée à un barreau. Si le monstre essayait de grimper à son tour, le paysan occupait une position qui, pour instable qu'elle soit, lui donnait néanmoins l'avantage. Il espérait qu'il pourrait la tenir, jusqu'à ce que le soleil chasse les ombres.

Mais l'*appeleur* n'a pas essayé de rejoindre Hunaud. Il a patienté une minute, parfaitement immobile, comme s'il évaluait la situation. Puis, le charbonnier a cru voir ses épaules animées par une secousse saccadée, peut-être un rire. Le monstre a retourné son épieu, pointe en bas ; il l'a saisi à deux mains, et il l'a fiché profondément dans la couverture du fourneau, un peu en biais, contre l'un des montants de l'échelle. Puis, en se servant de son arme comme d'un levier, il a exercé une traction brutale. L'échelle et Hunaud ont basculé latéralement.

Le paysan s'est abattu maladroitement sur l'habillage brûlant du foyer. Sous le poids de l'homme, la mince surface de terre et de feuilles a crevé : une lueur sourde et rougeoyante a percé les ténèbres, juste sous sa figure, tandis qu'étincelles et escarbilles prenaient un essor gracieux dans l'atmosphère glaciale. Avant même d'éprouver la première déferlante de souffrance, Hunaud a été submergé par l'épouvante. Épouvante de l'artisan devant son travail ruiné, épouvante de l'animal soudain jeté sur un lit de braises. Puis, avec un choc à vous emporter le cœur, le charbonnier a senti la paume de ses mains qui se mettait à frire. En beuglant, il s'est relevé sur la pente friable, il a secoué ses manches auxquelles s'accrochaient de jolis tortillons de flammes, il a tenté de sauter à terre. Mais la meule avait travaillé à feu doux pendant vingt jours, et venait d'être ébranlée par la chute... Sous la tension, le bûcher s'est affaissé. Hunaud a senti les stères ardentes craquer sous son effort, se dérober sous son talon ; et au milieu de la flambée brutalement libérée, il s'est enfoncé dans le brasier.

Hunaud a pris feu. Il n'entendait rien, mais le hululement de panique absolue qu'il a poussé a traversé les bois et réveillé les chiens de ferme, à Noant-le-Vieux, qui se sont mis à geindre et à hurler. Une créature qui brûle vive ne connaît rien d'autre : quand la fournaise s'empare d'elle, elle n'est plus qu'une frénésie de souffrance, cent mille plaies ouvertes au fer rouge, une âme carbonisée qui se recroqueville dans la certitude d'une fin atroce. Oublié, l'*appeleur* ; oubliée, la meute. C'est la douleur incommensurable conjuguée à la force du bonhomme qui l'ont sauvé. Il y a puisé l'énergie pour se débattre contre les bûches qui s'effritaient et cédaient, contre l'étreinte dévorante du fourneau en train de s'effondrer, contre la danse vorace du feu tourbillonnant dans l'appel d'air. En trois bonds désespérés, il trébuchait hors du bûcher. Ses vêtements, sa peau de mouton, sa chevelure, sa chair flambaient. Un arôme épouvantable de suint frit et de grillade lui emportait les muqueuses.

De toutes ses forces, Hunaud s'est mis à galoper, en traçant des embardées démentes. C'était la folie à ne pas faire : le souffle de sa course a alimenté les flammes, l'a transformé en torche vivante, un feu follet de cauchemar au milieu de la forêt d'hiver. C'était une folie, qui lui a coûté ses cheveux, une grande partie de sa peau et même son apparence humaine ; mais cette folie, paradoxalement, lui a permis d'échapper à l'*appeleur*. Le feu a maintenu la meute à distance. Lorsqu'à bout de forces, il est tombé, il a roulé dans la neige. La morsure froide a étouffé celle du feu, substitué une nouvelle brûlure à l'autre... Et Hunaud, fumant et gelé, a pu ramper vers le village ; le lamento de chiens bien vivants y a accueilli son apparition effroyable.

Peu de temps après avoir collecté ces témoignages, le gyrovague Pasma a disparu plusieurs mois. Comme il n'avait avisé personne de son départ, on s'est dit qu'il était reparti tout de bon, qu'il avait repris la vieille route de Plaisance ; ou peut-être qu'à trop fureter dans les sous-bois, un sort cruel avait fini par récompenser de sa curiosité malsaine...

Il n'en était rien. Si le prêtre avait quitté le hameau, c'était pour approfondir son enquête. Les ministres du Desséché ne sont pas de simples officiants funéraires : la mort, sa géographie, ses itinéraires et ses accidents forment l'objet de leur étude. C'est une science que l'on s'abstient de nommer devant les profanes, tant elle risque d'être confondue avec la sorcellerie ; mais comme ses pairs, le gyrovague Phasma n'en est pas moins maître ès nécromancie. Et le matériau rassemblé à Noant-le-Vieux avait troublé le prêtre, car les *appeleurs* sont dûment répertoriés dans les *Codex Nécromantiques* de son culte. Ce sont les manifestations d'âmes en peine, qui expriment leur détresse avec une malveillance plus ou moins affirmée. Celles de Noant-le-Vieux avaient paru remarquablement nocives au gyrovague, et il avait estimé indispensable d'agir, aussi bien pour la paix des vivants que pour celle des morts. Malheureusement, les renseignements obtenus sur l'identité des deux ombres étaient bien trop vagues. Pour apaiser un défunt tourmenté, il faut au minimum connaître son nom, la faute ou l'injustice qui le privent de repos, et le lieu où gisent ses restes. Tout cela faisait défaut au gyrovague. Alors, puisque les paysans de Noant-le-Vieux n'avaient pas conservé la mémoire de leur passé, le prêtre espérait en retrouver des traces dans les archives de la Marche Franche.

Le gyrovague savait qu'il n'exhumerait rien dans les ruines de Plaisance ; quant aux recherches menées dans les ruines du château d'Esseve, elles s'étaient déjà révélées infructueuses. Deux siècles plus tôt, la guerre des Grands Vassaux avait provoqué la destruction de nombreux trésors manuscrits. Mais le gyrovague Phasma est un lettré, qui sait que chroniques et capitulaires possèdent un étrange instinct de survie, et traversent parfois en pointillés les catastrophes de l'histoire. Aussi a-t-il pris la route de Bourg-Preux : il caressait l'espoir d'y retrouver peut-être des documents, jadis emportés par des érudits qui auraient tenté de se soustraire au conflit.

Il s'est d'abord rendu au Bosquet de Bourg-Preux. Avec l'aide du nécrophore Nefas et du greffier Apophysis, il s'est immergé de longues semaines dans la bibliothèque de la nécropole et dans ses enfers. Il recherchait des exemplaires des Codex de Plaisance et d'Esseve, ou à tout le moins leurs copies, mais ses efforts se sont révélés infructueux. Les ouvrages n'avaient pas été sauvés : sans doute avaient-ils brûlé, deux siècles plus tôt, au cours des incendies qui avaient ponctué l'offensive dévastatrice du Roi Idiot. Cette piste ayant débouché sur une impasse, le gyrovague a adopté un nouvel angle. Il a sollicité l'autorisation de consulter les fonds civils et judiciaires de l'Académie des Enregistrements, au centre ville. Il lui a fallu mobiliser toute sa détermination pour triompher de nombreuses obstructions : les clercs de l'échevinat, qui ne désiraient guère voir un prêtre du Desséché fouiner dans leurs archives, ayant fait assaut d'arguties réglementaires et de passivité pour décliner sa requête... Accéder aux archives de l'institution s'est du reste avéré décevant pour le gyrovague. Registres, chartes, capitulaires et minutes judiciaires étaient remisés dans le plus grand désordre ; certains index avaient disparu ; l'humidité et les rats avaient même détérioré des parchemins anciens. Dans ce fouillis, le prêtre s'est astreint à des recherches méthodiques et patientes, dont il n'a tiré qu'un résultat bien maigre. Tout au plus a-t-il exhumé de rares traces notariales, la cession de quelques tenures par des seigneurs d'Esseve. Mais ces transactions avaient été conclues vingt à trente ans avant la guerre : rien n'assurait que les noms qui y apparaissaient, Yon et Renouart d'Esseve, aient pu avoir un rapport avec les ombres de Noant-le-Vieux.

Ces investigations ingrates prenaient le plus clair de son temps au prêtre, et l'amenaient à négliger ses autres tâches. Sa hiérarchie, en la personne du nécrophore Nefas, a fini par le rappeler aux devoirs de son sacerdoce. À regret, le prêtre s'est donc résolu à suspendre son enquête, pour retourner à son itinérance et à la charge des défunts expatriés ou perdus. Rattrapé par une routine processionnelle et funèbre, le gyrovague Phasma s'est habitué à

l'idée qu'il ne découvrirait jamais le fin mot des mystères de Noant-le-Vieux et qu'il lui faudrait, en toute humilité, admettre son échec.

Quelques mois plus tard, une coïncidence a toutefois ranimé sa curiosité. Au cours d'un voyage d'affaires, un maquignon de Fraimbois était mort loin au nord, à Vinealate, à la frontière de la république de Ciudadalia. Ayant rapatrié le corps, le gyrovague Phasma s'est trouvé associé aux procédures légales de succession. En dressant avec les héritiers un inventaire des biens du défunt, il a été frappé par la découverte de trois couverts d'argent blasonnés, de facture ancienne, que les enfants du marchand ont identifiés « aux armes d'Esseve ». Les proches du mort, interrogés à propos de cette argenterie, ont affirmé qu'il s'agissait de vieux biens de famille ; mais ils en ignoraient la provenance, et doutaient être apparentés réellement aux seigneurs d'Esseve, dont à la vérité ils ne connaissaient rien.

Cette trouvaille n'en a pas moins intrigué le gyrovague. Il s'est demandé si le Desséché, dans sa sagesse, ne l'avait pas guidé jusqu'à un surgeon éloigné de la famille d'Esseve : les descendants d'une branche cadette ou illégitime. Malgré le caractère bien mince de cette nouvelle piste, le prêtre a consulté les archives du Bosquet de Fraimbois. En parcourant inventaires et clauses testamentaires, il a patiemment remonté les générations, suivant à rebours la transmission des trois couverts d'argent de testateurs en légataires. Ainsi a-t-il fini par découvrir leur provenance : ils avaient été apportés dans le trousseau de mariage d'une certaine Berthilde, femme de Noant-le-Vieux, qui s'était unie deux ans avant la guerre avec un ferronnier de Fraimbois. Avant de s'établir avec son mari, Berthilde avait été chambrière au château d'Esseve ; les couverts lui avaient été donnés par ses anciens maîtres.

Le renseignement était maigre, mais le gyrovague est un homme tenace ; ce fil si ténu, il était bien décidé à l'exploiter. Abandonnant la section testamentaire de la bibliothèque du Bosquet, il est allé consulter le *Liber lacrimarum* du sanctuaire de Fraimbois ; et son entêtement a fini par payer, car enfin, au détour d'un parchemin tout craquant de vieillesse, le nom d'Ethaine d'Esseve est apparu au milieu d'un texte à la calligraphie dense.

Le *Liber lacrimarum* d'un Bosquet répertorie les confessions des défunts : il s'agit, pour les prêtres du Desséché, de consigner ce qui peut troubler le repos des morts, afin d'avoir la possibilité d'y remédier. C'était la confession de Berthilde que le gyrovague avait cherchée et trouvée ; et c'était dans cette confession qu'il avait enfin déniché des informations sur les derniers seigneurs d'Esseve.

Dans ses jeunes années, Berthilde avait été la servante et la confidente de la châtelaine d'Esseve, dame Méroflède, épouse du baron Renouart. Dame Méroflède, après une longue maladie, était décédée dans les dernières années qui avaient précédé la guerre ; sur son lit de mort, elle avait légué à Berthilde les trois couverts d'argent, mais elle lui avait aussi arraché une promesse : celle de veiller sur son enfant unique, Ethaine. La mourante chérissait sa fille, qui malgré sa jeunesse, était déjà dangereusement belle ; et par-dessus tout, elle craignait l'intempérance de son propre mari, Renouart, et de l'âme damnée de celui-ci, son écuyer Brumant. Or ce que Berthilde avait confessé aux prêtres du Desséché, c'était d'avoir manqué à sa parole ; en se mariant, elle avait abandonné la pucelle. Quitter le château avait été un soulagement pour elle, car le seigneur Renouart et le jeune Brumant étaient des hommes violents, qui prenaient sans scrupule tout ce qu'ils désiraient. Mais Berthilde avait conscience d'avoir abandonné sa charmante maîtresse, dans tout l'éclat de sa beauté ; et à la fin de ses jours, cette trahison la bourrelait de remords.

La découverte de cette confession a rempli le gyrovague de jubilation. Enfin, il tenait quelque chose ! Il était à peu près assuré d'avoir découvert l'identité des deux *appeleurs*. Sans hésiter, il a repris la route de Noant-le-Vieux. Certes, certains éléments lui faisaient toujours défaut ; mais il en savait assez sur la noirceur de l'âme humaine pour bâtir les hypothèses qui lui permettaient de deviner, en grande partie, le drame qui s'était noué deux siècles plus tôt. Au cours de sa carrière, le gyrovague Phasma ne les avait que trop rencontrés, ces nobles

arrogants et durs, qui croyaient que leur naissance les plaçait au-dessus des autres. Renouart d'Esseve et l'écuyer Brumant devaient avoir été de ces hommes dépourvus de frein ; sans doute s'étaient-ils entendus comme larrons en foire, l'immoralité du vieux encourageant la perversion naissante du jeune, la complaisance intéressée du jeune facilitant les débordements du vieux. Et ce compagnonnage dans le vice avait provoqué une escalade dans le désordre, avait fait fuir les serviteurs honnêtes comme Berthilde, et fini par déboucher sur une catastrophe.

La tête inclinée sur la boue et les ornières des chemins, le gyrovague a essayé de reconstituer ce qui s'était passé. Quelque chose avait fini par retourner le seigneur et son écuyer l'un contre l'autre. Les témoignages d'Arsinoé et de Hunaud convergeaient : Brumant avait du sang sur les mains, il avait probablement assassiné d'autres personnes au château. Ce qui avait occasionné cette querelle n'était que trop clair : la beauté d'Ethaine avait dressé le jeune et le vieux l'un contre l'autre. C'était le détail des événements qui demeurait flou. Brumant avait-il séduit Ethaine ? Avait-il projeté de l'enlever, et avait-il tué au cours de cette tentative ? Mais dans ce cas, pourquoi continuait-il à chercher la jeune fille ? Ou plus brutalement, avait-il violé la pucelle, provoquant la rage du père ? Dans ce cas, le jeune imbécile se serait contenté de fuir, sans continuer à rechercher sa victime. Ou bien était-ce à son propre père qu'Ethaine avait cherché à se soustraire, peut-être en subornant l'écuyer ? Mais le prêtre en revenait toujours à ce problème : pourquoi n'était-elle pas avec Brumant ? Et la conscience du gyrovague lui soufflait alors la solution la plus sinistre : la jeune fille, en fait, avait fui les deux hommes, qui se la déchiraient comme un gibier de prix.

Et qu'était-il advenu, au cours de cette traque, pour que des siècles plus tard, deux ombres s'obstinent encore à en pourchasser une troisième ? Ethaine avait-elle bel et bien réussi à échapper à ses poursuivants ? Ou avait-elle trouvé une mort obscure, tuée en un lieu écarté par une bête sauvage ou par une chute de cheval, disparue à jamais, et condamnant ses persécuteurs à une errance sans fin ? Quant aux deux chasseurs, quelle extrémité avaient-ils rencontrée ? Avaient-ils fini par se retrouver, et par se combattre à mort ? Logiquement, la meute aurait dû donner un avantage déterminant à Renouart ; d'un autre côté, les chiens étaient aussi familiers de Brumant, et il était crédible que l'écuyer s'en était occupé dans son service. Peut-être les bêtes s'étaient-elles contentées de faire le cercle, et avaient-elles observé avec effroi leurs maîtres qui s'entretuaient, attendant de voir qui serait le dominant... Il y avait une possibilité encore plus simple. Si le drame s'était noué quand la guerre faisait rage, peut-être que les trois protagonistes étaient tombés sur les maraudeurs d'une des armées ; peut-être avaient-ils été assassinés pour leurs bottes, pour quelques bijoux, et cette fin absurde les cueillant au paroxysme de la colère et de la jalousie les aurait alors privés de repos.

Quand il est réapparu, le gyrovague a provoqué la stupéfaction à Noant-le-Vieux. Mais il ne s'est guère attardé au hameau : il n'est resté que le temps de poser quelques questions. Il voulait savoir si les gens du cru avaient entendu parler de Renouart et de Brumant, sans préciser ce qu'il avait lui-même découvert. Les paysans lui ont répondu par la négative, et le prêtre a estimé qu'ils étaient sincères. Alors, sans perdre de temps, il s'est enfoncé dans la forêt. Compte tenu de la prégnance avec laquelle les *appeleurs* occupent les bois, il était persuadé que connaître leur nom serait suffisant pour les convoquer ou pour les attirer, et pour mettre enfin terme à cette interminable détresse. Il espérait qu'une poignée de jours lui suffiraient pour se faire entendre par les deux ombres. Il a depuis quelque peu déchanté... Mais il n'en demeure pas moins convaincu qu'il est en son pouvoir de remettre de l'ordre dans les lisières abandonnées, de refermer la plaie ouverte des siècles plus tôt, d'apporter enfin l'oubli et la quiétude à ce qui court la forêt. Alors, il est resté dans le bois de Noant-le-Vieux.

À la vérité, il y est toujours.

Il a sommairement retapé la vieille cabane de Hunaud, dans la clairière charbonnière. Le jour, il y médite et il y récite les *Litanies des adieux* ; il n'y dort que d'un œil la nuit. Il est tenaillé sans cesse par un espoir inquiet, celui de deviner le trotinement de chiens maigres entre les troncs... À l'aube et au crépuscule, il jette son manteau noir sur ses épaules, il s'empare d'un bâton de marche, et il part sillonner la forêt. Il parcourt à grands pas les chemins creux et les sentes capricieuses ; dans le silence frileux du crépuscule, il froisse bruyamment le tapis des feuilles jaunes et brunes, il fait craquer les branches mortes. Entre chien et loup, il grimpe les raidillons à peine tracés qui mènent aux ruines d'Esseve : juché sur un pan de rempart effondré, il scrute la pénombre, il hume l'humidité pénétrante montée des pierres habillées de mousses et de lichens. Il s'enfonce dans les halliers touffus, il bataille contre l'étreinte griffue des ronces et la gifle molle des feuillages, il cherche les pistes qui ne soient pas l'empreinte d'une bête sauvage ou d'un de ses précédents passages. Il descend dans les combes et les vallons ; sur les pentes les plus raides, il glisse parfois au milieu d'un terreau pourrissant ; il patauge dans les fondrières aux odeurs lourdes et aux brumes légères. Dans la somnolence brouillée des fins de nuit, dans la mélancolie déclinante des jours mourants, il se dresse parfois au milieu du sous-bois, le nez levé vers les frondaisons où se mussent les ombres. Il essaie de discipliner son cœur qui bat un peu vite, il prend son souffle, et il appelle. Il les appelle. Dans la forêt indifférente et déserte, il pousse de longs cris traînants, chargés d'autorité incertaine.

Personne, jamais, ne lui répond.

Il s'obstine, pourtant. Dans son for intérieur, il éprouve un soulagement honteux quand, après avoir crié, de longues minutes s'étirent et ne débouchent que sur une immobilité morose. Mais il s'estime investi d'une mission. Il est presque sûr que ses prières et ses formules liturgiques peuvent le protéger contre la malveillance de ceux qu'il veut libérer ; et il a le sentiment qu'il trahira son sacerdoce s'il ne va pas au bout de ce qu'il a commencé. Alors il persiste. Il reste. Il s'incruste dans ce lieu abandonné des vivants... Il ne veut pas reconnaître que son entreprise se confond insensiblement avec le cours d'un mauvais rêve, d'un de ces cauchemars diffus où on ne réalise plus très bien ce que l'on cherche, un objet qui se dérobe sans cesse, familier et pourtant inaccessible, comme le nom d'une jeune fille disparue dont on ne sait, finalement, plus rien.

Tout le drame du gyrovague Phasma, c'est qu'il est passé à côté d'un élément essentiel. Ses recherches obstinées et minutieuses l'ont mené très loin, sur les chemins de la Marche Franche comme dans les documents du passé ; elles lui ont permis de redécouvrir des noms oubliés, une tragédie presque effacée des mémoires ; mais de façon très ironique, elles ne lui ont pas livré une information capitale, une information qui était pourtant à sa portée. Habitué à provoquer la méfiance et la crainte, le gyrovague n'a pas accordé d'attention au soin avec lequel, à Noant-le-Vieux, un paysan évitait de croiser son chemin. Un type discret, un peu fuyant, qui trouvait toujours une bonne raison pour se trouver loin du prêtre, et qui savait disparaître sans précipitation suspecte ; un brave homme, du reste, un bon voisin, calme et plutôt serviable, chez qui personne, au hameau, ne soupçonnerait une once de malice. Un brave homme, mais qui avait quelque chose à cacher, quelque chose qu'il ne voulait surtout pas voir révélé à un ministre du Desséché.

Cet homme, c'est Thibert, le pêcheur.

Par le plus grand des hasards, Thibert a découvert une merveille, une merveille troublante. Il ne l'a vue que deux fois, et pas très longtemps encore ; mais elle s'est gravée au fond de sa cervelle, il en conserve la rémanence floue au fond de la rétine, elle vient régulièrement hanter son sommeil, et elle lui noue les entrailles, comme ce sentiment indéfini, mélange de délice et de peur, dont vous grisent les amours clandestines. Il ne s'est confié à personne. Il ne voulait pas en parler, il ne pouvait pas en parler ; car il y a une faute

involontaire, mais terrible, indissociablement liée à la merveille, et on ne dit pas, on ne peut pas dire des choses pareilles. Surtout pas à un prêtre du Desséché...

C'est tôt le matin qu'on fait les meilleures prises, à la pêche ; alors Thibert a coutume de se lever plus tôt que le voisinage. Il n'est pas peureux, mais il n'est pas téméraire non plus. L'ancien vivier, où il prélève son poisson, est hors de la forêt, à deux pas des dernières maisons du village. Et le pêcheur reste prudent : s'il entend un bruit anormal dans les bois, si quelque chose dans le fond de l'air ne lui revient pas, il s'esquive en vitesse, en abandonnant ses lignes. De toute manière, il sait bien que personne ne les lui volera... De fait, il n'a jamais été surpris ou inquiété par une ombre sortie de la forêt.

Mais il lui est arrivé un tour bien étrange...

Un jour, à l'aube, il préparait ses hameçons sur la berge, dans la fraîcheur crue et un peu brumeuse remontée de l'eau. Il a eu l'œil attiré par un mouvement léger, juste sous la surface. Il s'est dit que le poisson était bien matinal, et il s'apprêtait à lancer sa première ligne quand le mouvement, avec une langueur indolente, a derechef troublé la quiétude de l'étang. Thibert a l'habitude de voir le poisson se livrer à des jeux de cache-cache sous le tapis trompeur de laîche grêle. Mais ce matin là, une épure pâle semblait dériver entre deux eaux, avec une grâce molle, qui ne ressemblait pas à la vie habituelle de l'étang. Thibert a regardé avec plus d'attention ; et son cœur a fait une folle embardée quand il a réalisé ce qu'il voyait.

Entre les tiges flottantes et enchevêtrées des joncs bulbeux, une jeune fille dérivait lentement sous les eaux, et son regard noyé par une ivresse vague était fixé sur les yeux du paysan. Elle était pâle comme le givre, mais elle rayonnait d'une beauté stupéfiante, fragile, nébuleuse. Des nymphéas et des renouées aux épis roses venaient enlacer sa chevelure splendidement déployée ; elle sombrait doucement, en silence, vers la lie noire et envasée, et dans son lent naufrage vers les ténèbres, un fabuleux ballet se déployait autour d'elle. Les rubans élégants de sa coiffure et de ses manches, les cordons chamarrés de son corset, la gaze chatoyante de ses voiles, le drapé fastueux de ses robes gonflaient et entraient en expansion, en une corolle féerique. Remontée des gouffres obscurs de l'étang, une seconde fleur, animale et multiple, déployait ses pétales écailleux autour de l'apparition. Alevins, gardons, tanches et perches esquissaient une danse envoûtante autour de la belle. Les truites jetaient des reflets argentés dans les eaux de plus en plus troubles, les anguilles se lovaient le long des bras gracieux de la jeune fille, d'énormes brochets à l'œil glauque frôlaient ses pieds menus. Il n'aurait pu en jurer, mais il a semblé à Thibert que l'apparition avait un ventre bien rond, sur lequel elle maintenait une main élégante et blanche. Son autre main flottait vers sa figure, et tout en continuant à fixer le pêcheur, elle a posé un doigt sur ses lèvres douces, des lèvres où affleurerait un sourire de complicité triste. Déjà, elle s'abîmait dans les profondeurs les plus obscures, elle s'effaçait graduellement dans un lit d'algues et de limon ; mais pas assez vite, cependant, pour ne pas voir le ban de poissons se refermer sur elle, attaquer ce visage adorable, se disputer ces mains délicates.

Elle lui avait demandé le silence, alors Thibert n'a rien dit. Tout simplement.

Et du reste, comment aurait-il pu dévoiler que celle qui est traquée par les *appeleurs* a trouvé refuge dans l'étang, à deux pas des maisons ? Comment aurait-il pu avouer qu'elle a nourri les poissons qui sont la fierté du hameau ? Les poissons qu'il troque à si bon prix ! Les poissons qui, depuis si longtemps, font le régal des gens du pays...